

Inédit

Un roman est un rêve (titre provisoire)

André Brochu

Volume 20, numéro 3 (60), printemps 1995

André Brochu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201185ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201185ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Brochu, A. (1995). Inédit : un roman est un rêve (titre provisoire). *Voix et Images*, 20(3), 514–518. <https://doi.org/10.7202/201185ar>

Inédit

Un roman est un rêve (titre provisoire)

André Brochu

Voici un extrait de ce qui devrait constituer une suite à La Vie aux trousses. Ce premier roman présentait trois époques de la vie de Sylvain Mercier: neuf ans, dix-neuf ans et vingt-neuf ans. Le suivant voudrait raconter l'existence du personnage à dix ans, trente ans et quarante-cinq ans.

Le collègue classique, et le Montréal du début des années cinquante, exigent d'être évoqués dans la langue littéraire de l'époque...

III

Voici Dorchester Street. Dans la fanfare noire
Du matin, pare-chocs à pare-chocs, la foire
Progresses lentement vers les lieux de travail.
Un tramway cahotant malmène le bétail
Des vieilles Meteor et des Dodge poussives.
Le peuple de métal ronge ses forces vives.
À chaque intersection, un constable à képi
Dirige comme il peut l'impetus sans répit.
Il sue, il gesticule, un sifflet à roulette
Aux lèvres, commandant la halte ou l'escampette.
Entre deux camions, le cheval du laitier
Mâche stoïquement, de son double dentier,
L'attente; puis, levant haut sa queue, il rouspète
Et laisse débouler une injure complète.
Vers l'est, entre les murs de brique décrépits,
Un soleil sans chaleur, de ses rayons flétris,
Éclaire vaguement la décadence urbaine.
De l'histoire oubliée, et francophone à peine,
Humaine encore moins, la population
De Montréal croupit dans la désolation.
Les prophètes passés tout droit ont laissé seule

Cette foule à genoux qui se signe et qui gueule.
 Chômeurs et mendiants, vagabonds et voleurs
 Pactisent tous ensemble avec de vieux malheurs
 Qu'exorcise, d'un œil compatissant, la reine
 Des trottoirs, j'ai nommé la putain riveraine.
 La putain ! la putain ! Mot d'âme et de satin !
 Au pas des portes, dès huit heures du matin,
 Elle guette qui passe, un vieillard, un gendarme,
 Un garçon chiffonné, qu'importe ! Elle a l'alarme
 Facile, et le désir crépite dans son cœur.

Au centre du quartier, grave hommage au labeur,
 Se dresse le collège austère où j'étudie.
 Son nom est réputé : c'est le Sainte-Marie.
 Triste et gris au milieu des taudis bon enfant,
 Il a la dignité morne de l'éléphant.
 La falaise des murs, que percent les fenêtres,
 Voit mourir à ses pieds les contingences traîtres,
 Stop pant dans un bouillon péremptoire et salé
 Les rumeurs du scandale et de l'impiété.
 Au-dedans, une troupe alerte de jésuites
 Sans compter se dépense à former les élites.
 Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
 Ils pétrissent de noir le vertige fatal
 Où se prennent, muets passereaux, les élèves
 Que leur ont confiés les parents pleins de rêves.
 — Mon fils sera notaire ! — Et le mien, avocat !
 — Un jour, le mien sera ministre ou scélérat !
 Clament-ils, le cœur plein d'ambition légitime.
 Le jésuite est un prêtre en qui monte l'estime
 Quand il s'adresse au juge ou au riche docteur.
 Un externe, pourtant, est fils de débardeur.
 Il s'appelle Lemieux, est l'ennemi du pire
 Et fait plus à lui seul, pour museler le rire
 Des envieux, que cent fistons de pharmaciens.
 La culture est un plat où plongent mille mains.

Parmi les brouhahas de la ville anglophone,
 Le collège ouvre un havre où le français résonne,
 Plus ou moins estropié par les palais virils.
 Ici le testicule affronte les périls
 Que fait peser sur tous une langue fleurie.
 Il contre les assauts de la pédanterie
 Et assure à la race un avenir chrétien.

Entendit-on jamais français plus canadien?
 Entre les murs épais de pierre cambrienne
 S'élève le murmure affriqué de la haine
 Contre l'Anglais parâtre et contre le Gaulois
 Qui nous abandonna, pire que l'Iroquois.
 Un mélange savant des deux fiers idiomes
 Fait entendre son bruit digne des hippodromes.
 Au carrousel du verbe, émérite parleur,
 Le Canadien français revendique l'honneur
 De courir à cheval sur la double monture
 D'Europe et d'Amérique, ô ronde quadrature!
 Il parle mollement pour ne rien dire, avec
 Un tel effort pourtant qu'il se luxe le bec.
 La bouche québécoise est de l'ombre qui prie.
 Des chapelets de mots en tombent en bouillie
 — Tels mes vers! Catastrophe! Oh! j'en perds mon latin!

— *Domus, dome, domi, domo, domo...* Crétin! s'exclame, à bout de nerfs, le père Philippon en rejetant le cahier sur le pupitre.

Il apostrophe ainsi Viateur, dont les yeux s'écarrillent aux deux coins de ses verres épais.

— Viateur, je me demande parfois si le Créateur vous a imparti les capacités nécessaires pour suivre une classe de latin. Déjà, la première déclinaison vous donnait du fil à retordre, mais je crains que la double déclinaison de *domus* représente pour vous une difficulté insurmontable. Qu'en dites-vous?

Mon cancre de camarade semble complètement dépassé par les événements. Obligé de s'expliquer, il remue une bouche marécageuse dont s'échappent quelques sons avec de la bave. Toute la classe s'esclaffe.

— *Tacete!* Taisez-vous! tonne le père Philippon. J'ai posé une question à Viateur, c'est lui que je veux entendre.

Le pauvre bredouille, dans un silence frémissant de rires retenus:

— Je... je ne comprends pas le mot que vous avez dit... «parti»?... non, pas «parti»... «imparti»?

— Ah! p'tit Jésus, s'il faut en plus vous apprendre le français!... Allons, les autres, dites-moi quel est le sens du mot «impartir»?

Pris au dépouvu, tous se tiennent cois, un reste de sourire aux lèvres.

— Comment! Vous riez de Viateur parce qu'il ne connaît pas le sens d'un mot, et vous ne le connaissez pas vous-mêmes?

Il se tourne vers moi, incrédule.

— Même vous, Sylvain?

J'hésite, peu soucieux de m'illustrer une fois de plus au détriment de mes camarades, puis je cède.

— Euh... impartir quelque chose à quelqu'un, c'est le lui donner en partage.

— Oui, voilà. Bravo, Sylvain! Et puis non, je ne devrais pas vous féliciter puisque vous savez simplement ce que tout le monde ici devrait savoir. Est-ce qu'on dit bravo à quelqu'un qui a deux mains? Deux oreilles?

Il nous regarde de ses grands yeux bleus globuleux, avec un air étonné; puis sa sévérité se relâche, un pétilllement de gaieté revient sur son visage et nous nous remettons à respirer.

— Hé! Ti-gars, qu'est-ce que ça vous donne d'apprendre le latin si vous ne connaissez même pas votre langue maternelle?

— Père Philippon, demande Jean-Robert, un grand qui a le tour avec les profs et qui sait poser des colles, pourquoi dit-on «la langue maternelle»?

— Parce que c'est celle que vous apprenez sur les genoux de votre maman. Votre maman parle français, Jean-Robert?

— Oui, mais le mot «imparti», je ne l'ai jamais entendue le prononcer. Je suis sûr qu'elle ignore absolument ce que ça veut dire.

— Ha! Ha! triomphe Viateur, la mienne itou!

Un concert de réactions s'élève à l'appui de ces deux témoignages. C'est à qui aurait la mère la plus ignorante.

— Assez! crie le père Philippon, cette fois empourpré pour de bon. Je dis qu'il faut parler le français parce que c'est la langue de votre mère, et qu'il faut le bien parler parce que... parce que vous êtes...

— ... «L'ÉLITE DE DEMAIN!» nous exclamons-nous en chœur.

— Avez-vous besoin d'aide, père Philippon?

La voix sinistre glace les rires. Tous les yeux se tournent vers la porte où, noire apparition, le père Tabouère¹ fait régner la menace.

1. Préfet de discipline.

— Je ne vous ai pas entendu frapper, cher collègue, fait remarquer notre titulaire d'un ton faussement dégagé.

— Peut-être bien qu'il y avait trop de bruit ! On vous entend jusqu'à l'autre bout du corridor.

— Permettez-moi, père Lamontagne, de remettre cet entretien à plus tard. Ce n'est peut-être pas le lieu, ni le moment...

— Moi, tout ce que je veux, c'est de l'ordre. De l'ordre, et de la discipline ! Vous autres, mes petits bavasseux, si vous voulez qu'on vous traite comme des hommes, conduisez-vous comme des hommes ! Si vous voulez qu'on vous traite comme des enfants, con...

— Je sais, père Lamontagne, je sais ! Mais n'oubliez pas que vous êtes ici dans ma classe. L'autorité qui m'est impartie...

— Imp... quoi ? !

— P'tit Jésus ! Lui aussi !